

bileté scientifique sans rivale dans le monde. Attirer une grande partie des émigrants dans la Puissance, c'est, sous de telles circonstances, placer nos industries manufacturières, sur un meilleur pied, en leur procurant un bon renfort d'ouvriers très-habiles. Il n'est donc pas nécessaire de demander pour ces nouveaux arrivants, une chaude réception de la part des habitants de cette ville et de la Province, et encore moins de la part de nos concitoyens Canadiens français.

### REVUE DU MARCHÉ.

St Hyacinthe, 21 Octobre 1872.

Il n'a pas plu depuis vendredi dernier. C'est à enregistrer, car peut-être y a-t-il deux mois que nous n'avons été aussi longtemps sans pluie. Par contre nous avons chaque nuit de fortes gelées ce qui va donner le coup de grâce à l'herbe des champs et aux feuilles des arbres qui persistent encore à rester vertes. Malgré l'état affreux des voies rurales, notre marché de samedi était assez bien fourni en denrées de toutes sortes. La culture apporte toujours beaucoup de viande, surtout de bœuf, signe que le fourrage est rare, surtout le bon fourrage. Nos bouchers s'alarment de cette profusion de viande dont les cultivateurs inondent le marché; et ils ont adressé une requête au Conseil, demandant que la vente de viande, à la pesée soit interdite au dehors des étaux. Ce sera aux sages de notre conseil de considérer l'intérêt général, et de décider de l'opportunité d'accorder un tel privilège.

En conséquence de la grande quantité, la hausse sur la viande se maintient toujours, le bœuf était coté à 5 ou 6c la livre, mouton par quartier, 60 à 80c; lard salé, 8½; du frais, 6 à 8c.

Les dindes en quantité, le prix a subi une hausse légère; de 1.20 à 1.40 le couple; volailles, 35 à 40c; pigeons 18c; canards 60c.

Le beurre est acheté, seulement pour la consommation, à 18 et 20c la livre. La cire de belle qualité était vendue pour 33c.

Les patates n'ont éprouvé aucun changement; 50c le minot de même que les navets.

Les oignons, en petite quantité et au prix de 80c le minot.

Aucun mouvement sensible dans les grains. Les commerçants ont acheté les œufs à 21½c.

Marché aux pommes, assez actif, et les prix élevés pour la qualité.

### BIEN DES CHOSES.

Je reçois une lettre qui n'a pas l'air mal faite, où l'un de mes amis me raconte bien des choses.

—Je voudrais avoir partout des amis comme celui-là.

Le monde marche, dit Pelletin. C'est certain, mais il est encore en sabots dans plusieurs cantons.

C'est mon ami qui dit cela, et il a vu bien des choses.

Il voudrait voir les gens instruits partout dans leurs métiers.

—On l'est déjà passablement, mais il faudrait parmi nous quelque chose qui appellât le genre humain à la richesse d'une manière plus rapide que par l'effet du temps.

Il paraît qu'il considère l'industrie agricole comme la chose qui convient le mieux à cette formule.

Je m'en rapporte à lui.

—Les cultivateurs vont prendre des leçons dans les concours et dans les exhibitions. C'est excellent, dit-il, mais si l'on regarde les choses de près, cela ne suffit point.

Ainsi, d'après sa lettre, mon ami n'est pas complètement satisfait.

Je n'ai rien à lui répondre.

Il me dit alors que s'il y avait une réunion par dimanche, dans chaque village, où l'on serait assis, où l'on serait chauffé, où l'on aurait de belles choses devant les yeux, des journaux agricoles et des livres sous la main, des conférences à vives allures sur toutes les choses qui nous regardent, formulant à nos oreilles les lois générales et appliquées de la production agricole, il s'établirait parmi nous une agitation dont on verrait sortir d'excellentes choses.

Quant à moi, je le crois volontiers.

Il me fait bien voir que dans certains villages il ne serait pas encore bien aisé de trouver un cultivateur qui osât faire des conférences, par des motifs auxquels on ne peut précisément répondre; mais il y aurait toujours une salle chauffée, entourée de cartes agricoles, de modèles d'animaux et de dessins de machines, et des livres, et des journaux, et les avis s'échageraient à certains moments sur toute chose, comme dans une exhibition ou dans un concours.

Je trouve cela parfait.

Pour les femmes et les filles, mon ami trouve de semblables moyens de s'instruire et de se distraire.

Je lui en fais mes compliments.

—Tout cela sera payé, dit-il, par une fraction de centins dans chaque village.

Mais mon ami est enragé; il n'est pas encore satisfait de tout cela.

Il voudrait voir un JOURNAL AGRICOLE dans chaque famille de cultivateur.

Je crois qu'il a raison.

—J'ai engagé mes meilleurs amis autour de moi, dit-il un peu désolé, à s'abonner aux journaux agricoles qui se publient dans le pays, et ils m'ont répondu qu'il "verraient cela".

Ils trouvent qu'un journal de \$1 00 coûte bien cher, quoiqu'il paraisse tous les jeudis en une feuille de 12 pages à 2 colonnes.

Mon ami se fâche à cet endroit, et il s'étonne qu'au bout de cinq mille ans nous soyions encore de cette façon.

J'avoue que de mon côté j'ai trouvé la même indifférence dans un pays de grande réputation.

—Je voudrais que les sociétés d'a-

griculture encouragessent d'une manière effective ces journaux agricoles qui s'imposent presque à la classe agricole, et que nos gouvernements en favorisassent la circulation par tous les moyens à leur disposition.

Il est inouï que, dans un pays comme le nôtre où les trois quarts de la population sont des cultivateurs, les journaux agricoles ne puissent se maintenir sans réclamer de la part de leurs éditeurs de nombreux sacrifices. Il n'y a assurément que l'espérance d'un meilleur avenir quant à l'enseignement agricole dans nos campagnes qui encourage les journalistes à continuer leur œuvre, sachant qu'alors un journal agricole sera le "vade mecum" indispensable dans chaque famille de nos campagnes.

—Que nous manque-t-il encore? me demande mon ami. Des profits.

C'est lui-même qui répond ainsi.

—Où peut-on en agriculture, trouver de grands profits? Vous savez cela, vous.

Je remercie mon ami du compliment qu'il m'adresse.

—Les grandes fumures, les labours profonds, les sablages et les chaulages, et les bêtes bien nourries et bien couchées, et les débouchés bien ouverts, sont la source, dit-il, des grands profits.

Pour moi la chose est certaine.

—Les prairies naturelles, assainies, fumées et arrosées, fournissent énormément d'engrais. Nous devons commencer nos opérations par ce côté.

Les trèfles, les vesces, les choux, les navets et les betteraves, et bien des choses encore aussi bonnes, doivent s'étendre, se soigner, se fumer, se biner, se manger, et nous enrichir par les masses de fumiers.

J'ai une sincère admiration pour tout cela.

—Les fourrages doivent occuper un peu plus de la motte du sol pour fertiliser suffisamment nos terres.

Nous avons alors un bon pas à faire.

—Les fourrages doivent être fumés et les céréales chaulées ou sablées.

Les céréales doivent succéder aux fourrages.

Cela se dit généralement, et ça doit être vrai.

—Les bêtes doivent manger tout ce qu'elles veulent.

—Nous n'entendons pas toujours les choses ainsi, et si nous ne propageons par les connaissances économiques de la production par les conférences du dimanche, par les bibliothèques, par les écoles, par les comices et par les concours, par la lecture des journaux agricoles, nous allons encore perdre du temps en soucis inutiles.

Je pense que mon ami a d'excellentes ressources, et si tout cela peut donner de grandes lumières et de grands profits, je ne vois pas pour quel motif on resterait encore un bout de siècle dans la situation où nous sommes.

PIERRE MEHEUST.